



Rubrique : SKbeau

Écrire, bel et bon

**Sur *Triste tigre de Neige Sinno*
(Paris, P.O.L., 2023)**

Nathalie Georges-Lambrichs

Je referme le livre de Neige Sinno dont je n'ai pas sauté une ligne jusqu'à la bibliographie sagement alphabétisée où l'on passe de Kerangal (Maylis de) à Morisson (Toni). Prendre acte de la lacune ne m'empêche pas d'être saisie par la manière, perceptible, dont l'enseignement de Lacan a infusé dans l'air du temps. Mieux vaut d'ailleurs dire *des temps*, les qualifier même d'immémoriaux, pour être de plain-pied avec la prose dans laquelle le triste tigre progresse, avec sa fourrure aux ratures noires rehaussées d'éclats lumineux, partition dont Lacan considérant sous lui la plaine depuis l'avion par le hublot duquel la Sibérie lui fit impression a conçu « Lituraterre ».

Il semble qu'en affirmant que sa prose est de non-fiction, l'auteur cherche à réduire à rien l'écart entre le *Je* qu'elle écrit et la personne qu'elle est. Si on se rappelle que la *persona* n'est rien d'autre qu'un masque, alors oui, nous pouvons tableer sur ce fondement qu'elle veut pour sa prose : un *Je* engagé dans le *mentir-vrai*. C'est que le *Je* qui supporte le témoignage, la narration ou le récit ne peut échapper à la condition dont dépend le matériau qu'il façonne en même temps qu'il s'en trouve façonné : les signifiants effacent les traces au fur et à mesure qu'ils s'enchaînent, déposant sur la page un matériel inédit dont les lignes pleines ou déliées enserrent des vides.

Sans doute est-ce ce que l'on appelle un livre nécessaire : une fois clos sur lui-même, devenu l'objet métonymique du traumatisme qui l'a causé et qu'il enserre, sous le regard de Wittgenstein et celui de Lacan, il vous pose la question : ce que l'on ne peut dire, faut-il l'écrire ? Écrire semble parfois le plus juste des compromis qui, de *taceo* à *silet*, trace une dérive lisible et faite des mots mêmes, avec leur poids de motus. L'écriture a-t-elle le pouvoir d'atténuer le caractère traumatique du sexuel ? Celui-ci peut-il muer, muter au sens littéral en un caractère, affecté d'une police – tels sont les signifiants qui le fixent alors ?

Alors qu'on le voudrait, rien n'est moins sûr. Quelque chose, sans doute, s'est sensiblement déplacé et enrichi, de la solitude radicale qui sourd du trou du trauma du sexe à l'autre qu'il ne faut pas : du cri à l'écrit ; mais le traumatisme y est-il vraiment rapporté sans reste (sans autre reste que le livre, qui occupe désormais cette place de lettre, possiblement à l'insu de son auteur) ? Cet autre qui en procède, *alter ego*, irrémédiablement là désormais, qui s'impose,

jetant l'affreuse faillite dans laquelle il précipite à la face du monde, avec le défi d'y survivre, n'en est-il pas l'héritier ?

Dans ce mystère où le courage et la force n'ont pas été pulvérisés, asservis à leur tour aux rigueurs du témoignage, ils n'en restent pas moins affrontés à la jouissance toujours obscène, à la naïveté retorse, contraints de mobiliser tous les moyens de la langue pour dire, dire et redire et surtout métamorphoser c'est-à-dire mentir, pour de vrai. Que l'auteur martèle « ceci n'est pas de la littérature » n'empêche pas que cette protestation se tisse en filigrane dans la toile de ses mots, tendue au-dessus des abysses et ne cessant plus de dire qu'écrire n'est jamais rien d'autre que forger un clou un seul pour l'enfoncer, toujours le même, sur tous les tons que la chair intime décline, aperçue, là où, si vulnérable, honnie, elle demeure épargnée. Peut-être parce qu'encore elle doit pouvoir servir l'obscur dessein, toujours le même, de la reproduction ?

C'est alors le miracle de la lecture qui est attendu : qu'il opère, que l'œil débusque les oublis semés entre les mots, que l'écrivain s'offre à ordonner en entrelacs de hasards et de nécessités, armés et gouvernés par l'amour de la langue, écrivain qui fait écran au bien-dire affiné au Champ freudien. C'est dire que dans ce qui passe, là, la puissance du non-dit continue d'opérer, le lecteur ayant à affronter les silences qui demeurent.